

L' Abeille.

6me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 29 DÉCEMBRE 1853.

No. 12.

LA LYRE D'AIRAIN.

Quand l'Italie en délire,
L'Allemagne aux blonds cheveux,
Se partagent toutes deux
Les plus beaux fils de la lyre,
Hélas ! non moins chère aux dieux,
La ténébreuse Angleterre,
Dans son île solitaire,
Ne sent vibrer sous sa main
Qu'un luth aux cordes d'airain !
Ah ! pour elle Polymnie,
La mère de l'harmonie,
N'a que de rudes accents,
Et le bruit de ses fabriques
Sont les hymnes magnifiques
Et les sublimes cantiques
Qui viennent frapper ses sens.

Ecoutez, écoutez, enfants des autres terres !
Enfants du continent, prêtez l'oreille aux vents
Qui passent sur le front des villes ouvrières
Et ramassent au vol comme flots de poussière
Les cris humains qui montent de leurs flancs !
Ecoutez ces soupirs, ces longs gémissements
Que vous laissez tomber leur aile vagabonde !
Et puis, vous me direz s'il est musique au monde
Qui surpasse en terreur profonde
Les chants lugubres qu'en ces lieux
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux.
Là, tous les instruments qui vibrent à l'oreille
Sont enfants vigoureux du cuivre et de l'airain ;
Ce sont des balanciers, dont la force est pareille
A cent chevaux, frappés d'un aiguillon soudain ;
Ici, comme un taureau la vapeur prisonnière,
Hurle, mugit au fond d'une vaste chaudière,
Et poussant au dehors deux immenses pistons,
Fait crier cent rouets à chacun de leurs bords.
Plus loin, à travers l'air, des milliers de bobines
Tournant avec vitesse, et sans qu'on puisse voir,
Comme mille serpents aux langues assassines
Dardent leurs sifflements du matin jusqu'au soir.
C'est un choc éternel d'étages en étages,
Un mélange confus de leviers, de rouages,
De chaînes, de crampons, se croisant, se heurtant,
Un concert infernal qui va toujours grondant,
Et dans le sein duquel un peuple, aux noirs visages,
Un peuple de vivants, rabougri et chétif,
Mélent, comme chanteurs, des cris sourds et plain-

L'OUVRIER.

O maître, bien que je sois pâle,
Bien qu'usé par de longs travaux,
Mon front vieillisse, et mon corps mûle
Ait besoin d'un peu de repos ;
Cependant pour un fort salaire,
Pour avoir plus d'aïe et de breuf,
Pour revêtir un habit neuf,
Il n'est rien que je n'ose faire.
Vainement la consommation,
La fièvre et son ardent poison,
Lancent sur ma tête affaiblie
Les cent spectres de la folie,
Maître, j'irai jusqu'au trépas,
Et si mon corps ne suffit pas,
J'ai femme, enfants, que je fais vivre,
Ils sont à toi, je te les livre.

LES ENFANTS.

Ma mère, que de maux dans ces lieux nous souffrons !
L'air de nos ateliers nous ronge les poumons,
Et nous mourons les yeux tournés vers la campagne.

Ah ! que ne sommes-nous habitants des montagnes,
Ou pauvres laboureurs dans le fond d'un vallon !
Alors, traçant en paix un fertile sillon,
Ou paissant des troupeaux aux penchants des collines,
L'air embaumé des fleurs serait notre aliment,
Et le divin soleil notre chaud vêtement.
Et s'il faut travailler sur terre, nos poitrines
Ne se briseraient pas sur de froides machines,
Et la nuit, nous laisseraient respirer ses pavots,
Nous dormirions enfin comme les animaux.

LA FEMME.

Pleurez, criez, enfants dont la misère
De si bonne heure a plié les genoux,
Plaiguez-vous bien : les animaux sur terre
Les plus soumis à l'humaine colère,
Sont quelquefois moins malheureux que nous.

LE MAÎTRE.

Malheur au mauvais ouvrier,
Qui pleure au lieu de travailler ;
Malheur au fainéant, au lâche,
A celui qui manque à sa tâche,
Et qui me prive de mon gain ;
Malheur ! il restera sans pain.
Allons ; qu'on veille sans relâche,
Qu'on tienne les métiers en jeu,
Je veux que ma fabrique en feu
Ecrase toutes ses rivales,
Et que le coton de mes halles,
En quittant mes brûlantes salles,
Pour habiller le genre humain,
Me rentre à flots d'or dans la main.

Et le bruit des métiers de plus fort recommence ;
Et chaque lourd piston dans la chaudière immense,
Comme les deux talons d'un fort géant qui danse,
S'enfonce, et se relève avec un sourd fracas . . .
Les leviers ébranlés entre-choquent leurs bras,
Les rouets étourdis, les bobines actives,
Lancent leurs cris aigus ; et les clameurs plaintives,
Les humaines chansons, plus cuisantes, plus vives,
Se perdent au milieu de ce sombre chaos,
Comme un cri de détresse au vaste sein des flots
Ah ! le hurlement sourd des vagues sur la grève,
Le cri des dogues de Fingal,
Le sifflement des pins que l'ouragan soulève
Et bat de son souffle infernal,
La plainte des soldats déchirés par le glaive,
La baïe et le boulet fatal,
Tous les bruits effrayants que l'homme entend ou rêve,
A ce concert n'ont rien d'égal :
Car cette noire symphonie
Aux instruments d'airain, à l'archet destructeur,
Cette partition, qui fait saigner le cœur,
Est souvent chantée en partie
Par l'avarice et la douleur.

AUGUSTE BARBIER

PREUVES SANS RÉPLIQUE QUE NAPOLEON
BONAPARTE N'EST QU'UN ÊTRE ALLÉGORI-
QUE QUI N'A JAMAIS EXISTÉ.

(Suite et fin.)

6° Selon les mêmes fables, Napoléon
eut deux femmes, aussi ; en avait-on
attribué deux au Soleil. Ces deux femmes
du soleil étaient la Lune et la Terre ; la
Lune, selon les Grecs (c'est Plutarque qui

l'atteste), et la Terre, selon les Egyptiens,
avec cette différence bien remarquable,
que, de l'une (c'est-à-dire de la Lune)
le Soleil n'eut point de postérité ; et que de
l'autre il eut un fils, un fils unique, c'est le
petit *Ilorus*, fils d'*Oanis* et d'*Isis*, c'est-à-
dire du Soleil et de la Terre, comme on
le voit dans l'histoire du ciel, tome 1, pa-
ges 61 et suivantes. C'est une allégorie
égyptienne, dans laquelle le petit *Ilorus*
né de la terre fécondée par le Soleil, re-
présente les fruits de l'agriculture ; et
précisément on a placé la naissance du
prétendu fils de Napoléon au 20 mars, à
l'équinoxe du printemps, puisque c'est au
printemps que les productions de l'agri-
culture prennent leur plus grand dévelop-
pement.

On dit que Napoléon mit fin à un fléau
dévastateur qui *terrorisait* toute la France
et qu'on nomma l'hydre de la révolution.
Or, une hydre est un serpent, et peu im-
porte l'espèce, surtout quand il s'agit d'u-
ne fable. C'est le serpent Python, dragon
monstrueux, qui était la terreur de la Grèce,
et qui fut étouffé par Apollon, lorsqu'il
était encore dans son berceau, et c'est
pour cela qu'on nous dit que Napoléon
commença son règne en étouffant la révo-
lution française, aussi chimérique que tout
le reste ; car on voit bien que révolution
est empruntée du mot latin *revolvere*, qui
indique la situation d'un serpent roulé sur
lui-même. C'est Python, et rien de plus.

Le célèbre guerrier du 19e. siècle a-
vait, dit-on, douze maréchaux de son em-
pire à la tête de ses armées, et quatre en
non-activité. Or les douze premiers (c'est
bien entendu) sont les douze signes du
zodiaque, marchant sous les ordres du So-
leil Napoléon, et commandant chacun une
division de l'immensible armée des
étoiles, qui se trouvent partagée en douze
parties, correspondant aux douze signes.
Tels sont les douze maréchaux qui, sui-
vant nos fabuleuses chroniques, étaient en
activité de service sous l'empereur Napo-
léon, et les quatre autres vraisemblable-
ment sont les quatre points cardinaux, qui,
immobiles au milieu du mouvement gé-
néral, représentent fort bien, la non-acti-
vité dont il s'agit.

Ainsi, tous ces maréchaux, tant actifs